

Un texte inédit

L'écrivain-métis

Il existe une autre fidélité. La fidélité de l'écrivain. L'écrivain fidèle à ses racines et par là fidèle à ses origines. Poésie — ou prose — qui saute, surgit, qui ne se fabrique pas, qui naît. Sur la terre de l'Amérique centrale court cette littérature de feu, d'eau et de songe. Une sorte de lavé volcanique, de minéral précieux, de pétrole sacré. Résonance d'entrailles terrestres dans la voix humaine. Le sentiment, la dimension, la conjoncture, l'étonnement perpétuel. Parole qui va de la trille à la splendeur du verbe, du chaos au ravissement printanier, du poème dessiné, peint, colorié à l'alphabet, charpente européenne que les chantages du nouveau monde s'efforcent, non de détruire, mais d'assouplir avec toute l'humidité de l'Amérique.

Assouplir les os de l'alphabet qui, dès les aurores de la découverte, s'empara des symboles, est et a été la tâche des poètes et des écrivains métis. Aucune timidité. Aucune reculade. Ils travaillent avec les matériaux des langues précieuses — latin et castillan — et, loin d'en être les esclaves, ils tirent d'elles la liberté verbale, fille de l'onomatopée, l'exaltation de ce qui leur est personnel.

Avec les générations, les poètes et les écrivains métis se délivrent de ces chaînes dorées, et au chant épique, à la fable, à la chronique en vers succède une littérature sans limites définies à l'avance, qui peut être chaotique et sans logique, selon le goût châtré des esthètes. Les écrivains de l'Amérique de langue espagnole, de langue portugaise ont des mains nombreuses, des bras nombreux, des yeux et des oreilles innombrables, un odorat universel, un toucher universel et, dans la mesure seulement où ils renoncent à leurs origines, à leurs racines, à leur Amérique, ils perdent tout cela et finissent par être eux-mêmes diminués.

Mais surtout, nos artistes sont les fils de la lumière, de la lumière de l'Amérique centrale, qui n'est pas une lumière directe, immédiate, aveuglante, mais une lumière de miroir et de songe comme la lumière de la Grèce.

Mers proches, les deux plus grands océans, lacs et fleuves innombrables, enferment la terre de l'Amérique centrale dans une atmosphère de lumière réfléchie, une atmosphère lumineuse qui passerait pour magique si elle ne l'était pas en fait puisque les êtres et les choses baignent perpétuellement dans une clarté de miroir pulvérisé dans l'air. Les couleurs et les lignes ne se perçoivent pas directement, ne sont pas blessantes, mais se montrent à travers des brumes, des voiles lumineux, transparents, formés par la lumière du soleil qui se reflète, rencontrant les énormes masses d'eau des océans proches, des lacs et des fleuves.

Et les poètes et les écrivains de l'Amérique métisse sont les grands ouvriers de cette lumière ; ils la font circuler dans leurs poèmes et dans leur prose, mais ils ne travaillent pas la lumière qui tombe directement du ciel, ils choisissent une lumière réfléchie qui devient la chair de leur poésie. Ce n'est pas la lumière du soleil, de la lune, des étoiles, mais une lumière aquatique, marine, lacustre, fluviale, fantasmagorique pour des peuples d'hommes qui rêvent les yeux ouverts.

Paris, octobre 1967.

(Traduit de l'espagnol par Raphaël Sorin.)